

inachèvement

En premier lieu, cet homme en développement, cet homme dans le développement, est lui-même inachevé, fragile, incertain, en gestation, et parfois en échec ou en souffrance. La souffrance et la précarité sont des constituants de base de son identité, et non des accidents, comme on est tenté de le croire dans les sociétés opulentes de la fin du XX^{ème} siècle, dans lesquelles l'ampleur de l'avoir tend à masquer les faiblesses de l'être.

Ce constat a des implications pour la participation solidaire à un effort de développement humain, et donc à toute innovation : dans la durée, cette participation est impossible pour quiconque en dehors d'une conscience de sa propre fragilité, de ses propres blessures, et d'une relecture de ses propres inachèvements. L'acteur de développement est avant tout une femme ou un homme modeste, à l'écoute, et passionné de dialogue. Ceux qui disent détenir seuls, et à plus forte raison détenir de façon incontestable pour les autres les clés du développement (d'une personne, d'une famille, d'un territoire...) sont des usurpateurs. L'expression «professionnels de l'insertion», par exemple, est un abus et une absurdité. Elle est l'héritière et elle vient conforter le regard de type colonial porté sur le «pauvre» - *a fortiori* sur le pauvre immigré -, sur celui dont les capacités sont pour l'instant en sommeil. Mal français par excellence, ce regard empreint de la condescendance de celui qui «sait à l'avance et à la place du pauvre ce qui est bon pour lui» vient perturber, voire neutraliser de nombreux efforts publics et privés contre les phénomènes d'exclusion. Et quand il est réchauffé à la sauce freudienne allégée, ce qui n'est pas rare dans le monde de l'action sociale, ce paternalisme inavoué, qui peut provenir d'élus ou d'acteurs sociaux de gauche comme de droite, n'en est que plus oppressif.

complexité

Second éclairage : l'homme acteur, objet, horizon du développement est un être complexe, divisé, contradictoire.

L'approche psychologique rend bien compte de cet enchevêtrement, en particulier parce qu'elle explicite la tension, vécue par chacun, entre une aspiration à la relation avec l'autre et une aspiration à sa disparition ou à son effacement.

Cette ambivalence connaît bien d'autres configurations : mobilisation en paroles - inaction concrète, confiance en soi - désinvestissement, combativité-abandon... «Le bien que je voudrais faire, je ne le fais pas ; et par contre je fais le mal que je voudrais éviter», écrivait St Paul au premier siècle, sur un registre moral, mais rendant compte nettement de cette ambivalence. Assez souvent, les poètes (Neruda, Char, Eluard, Félix Leclerc...) s'en font aussi l'écho.

Deux implications découlent de cette observation :

- On ne saurait planifier la progression d'une personne ou d'un groupe, au travers de normes, de parcours-types, de calendriers du développement ou de l'insertion. L'illustration la plus forte actuellement de cette tendance normative est la mise en service de logiciels de «suivi de l'évolution des bénéficiaires», ou de «mesure de leur socialisation» ; ils ne sont que les avatars clinquants, dangereux parce que très

pratiques, des formes les plus enfermantes de normalisation sociale. Les embrigadements *soft* sont toujours les plus aliénants. Et c'est l'honneur d'un certain nombre de travailleurs sociaux, ou d'administrateurs du social, que de résister avec virulence à cette percée maquillée en « mesure de rationalisation » du social. Précisément, l'homme n'est pas réductible à ses composantes rationnelles. Et si l'accompagnement social a des coûts -supportables !- la logique budgétaire ne peut dominer la maturation de son processus.

La seule action qui soit à la fois légitime et réaliste quant à l'appui au développement des personnes est de donner (ou redonner) à chacun, progressivement, un accès aux moyens de son autonomie : revenu, compétences, logement, relations... En ce sens le terme d'« insertion » demeure suspect ou à tout le moins insuffisant. On pourrait lui préférer largement celui d'intégration, moins passif, davantage chargé d'échange et de réciprocité (3).

■ Par ailleurs, ce qui est pour quelqu'un un manque, une pauvreté, une frustration, est évolutif. Au fil de son histoire personnelle, et au fil de l'histoire collective, ses « besoins » changent. Que l'on pense en particulier, à propos des personnes et groupes repérés comme « en difficulté » à l'aller-retour constant, et d'ailleurs très légitime, entre le besoin d'un certain nombre de biens matériels et le besoin de considération, de reconnaissance de leur propre dignité. Comment ne pas être constamment en retard, ou en décalage, par rapport à ces attentes ? Probablement en renonçant à une réussite tangible du soutien au développement, et en subordonnant toutes les formes d'assistance -ce terme a été injustement décrié- à une exigence de respect de la dignité de tous ; une aide peut être très légitimement, en ce sens, refusée.

relations

En troisième lieu, l'homme en développement, l'homme facteur de développement est une personne reliée, interdépendante des autres, solidaire au sens brut, comme le plateau d'une table est solidaire de ses pieds, comme le paysan chinois - ou naguère cévenol- est solidaire de ses voisins invisibles qui participent, comme lui, à l'entretien de la longue adduction d'eau commune. C'est d'abord au titre de son besoin de l'autre - dans les sociétés riches on peut en venir à ne plus le percevoir- que l'homme est solidaire et socialement inscrit. D'une façon radicale, qui de ce fait est peut-être trop englobante, E. Lévinas fait bien ressortir le croisement de responsabilités qui provient de cette donnée : je suis l'autre de quelqu'un et c'est parce que je suis cet autre, responsable de mes vis-à-vis, que je tiens debout (4).

On peut se référer aussi à la théorie de M. Mauss sur ce pilier de toute vie en société qu'est le « don contre don », ou aux assertions plus récentes de D. Vallat sur la fécondité sociale du cycle de la dette : prêter-être remboursé-emprunter-rendre (5). Dans cette ligne-là, la solidarité n'est pas avant tout idéologie, projet politique, mais plutôt principe actif de vie en société. Le défi est dans un certain nombre de cas de dépasser le tropisme individualiste qui tend à occulter le besoin de l'autre ressenti par chacun, ou tout au moins l'expression de ce besoin. L'individu « libéral » est, par dessus tout, autonome. Il croit ne rien devoir à quiconque, et qu'« on » ne vienne pas lui en demander plus !

(3) Cf. le dossier « RMI : la fraternité sous conditions ? » publié par *Economie & Humanisme*, n° 351, décembre 1999. On peut se référer également à l'objectif de « conscientisation » théorisé et mis en pratique par Paolo Freire.

(4) L'ouvrage de **Fred Poché** *Penser avec Arendt et Lévinas* est une excellente introduction à la complexité de la « philosophie de l'altérité » de Lévinas (Ed. Chronique Sociale, Lyon, 1998)

(5) « La dette, catalyseur social », in *Economie & Humanisme* n° 352, avril 2000.

Etre relié, être «partie de», appartenir à un groupe social, c'est aussi être enraciné dans une culture, un passé, une mémoire.

Ces constats ont deux implications pour qui vise une qualité du développement :

■ La prise de conscience des liens existants, y compris avec leur dimension conflictuelle, est primordiale. L'autre est le pilier contre lequel à la fois je me cogne et je m'appuie. Mais prendre conscience des appartenances, des relations, des insertions de chacun dans un groupe ou une culture, avec les tendances à exclure les «autres» qui en découlent toujours - ce n'est pas se refermer sur ces appartenances. «Reconnaître les identités et les différences sans les absolutiser» : telle est la voie compatible avec le développement humain, la voie qui permet, si les conditions en sont réunies, d'accéder jusqu'au registre du dialogue entre altérités, lui-même porteur d'une «intelligence du développement humain» renouvelée. Car chaque culture secrète dans l'esprit de ses ressortissants un rapport à l'universel qui est spécifique (6) (« je suis homme et secondairement français», pensera-t-on par exemple, selon la tradition française. «Parce qu'allemand, comme allemand, je suis un homme», estimera-t-on dans la conception germanique) ; mais c'est par le raccordement à cette ambition universelle qu'est la promotion de la l'«égale dignité» de tous (cf. l'article premier de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme (7) que des solidarités porteuses de développement - et non seulement de secours - se forment et se consolident. Nombreux sont ceux qui ont expérimenté cette convergence «par le haut», notamment dans l'action syndicale internationale (salariés, agriculteurs, travailleurs de la pêche et de la marine marchande...). Le venin le plus grave instillé par l'extrême-droite dans l'opinion publique, c'est la mise en circulation d'un fatalisme de la préférence nationale, ethnique ou familiale : «il est bien normal que je me sente plus d'obligations envers mes frères qu'envers mes cousins, envers mes cousins qu'envers mes voisins, etc.». Ce clanisme est l'antithèse d'une société organisée autour des droits -et donc des devoirs- de chacun, d'une société de dialogue et de possible solidarité.

■ Avoir le sens de l'histoire des personnes et des groupes sociaux, avec l'humilité, libératrice des initiatives, qui en découle, est utile, y compris vis-à-vis de soi-même. Ceci s'applique également à l'histoire du mouvement social, en particulier celle du XVIIIème siècle (lutte contre la féodalité et l'esclavage) et celle du XIXème siècle, après la première révolution industrielle ; les innovateurs sociaux d'aujourd'hui, sont les héritiers, souvent très indignes, des pionniers de la lutte contre la misère et l'injustice (8).

résistances

Enfin, en quatrième lieu, cet homme est résistant, en mouvement, en déplacement ; il manifeste des capacités d'adaptation, de relative stabilité dans l'adversité, qui sont surprenantes.

Ainsi des hommes en marche de Giacometti, sculptés après la tourmente de 1939-45 et de la Shoah, hommes alourdis, parfois ployés, mais debout et en mouvement. Ainsi de nombreux exilés, réfugiés aux parcours labyrinthiques, dont l'obstination à vivre semble parfois avoir crû -certaines œuvres photographiques en témoignent-

(6) Cf. les observations en de multiples contextes de **Ph. d'Iribane** et **alii**, in *Cultures et mondialisation*, Le Seuil, 1998.

(7) Innovant par rapport à la Déclaration de 1789, ce terme a été introduit par René Cassin après une minutieuse concertation avec des représentants de toutes les familles philosophiques et spirituelles.

(8) Lire **André Gueslin**, *L'invention de l'économie sociale*, Economica (2^e édition), 1998.

avec l'accumulation de leurs détresses et des rejets dont ils ont été victimes, «là-bas»... et souvent «ici», dans les nations dont ils espéraient un accueil ou tout au moins un répit dans leur itinérance (9).

D'une manière générale, jamais les mouvements migratoires n'ont été aussi prégnants sur le devenir de la planète : 500 millions de personnes environ vivent en situation de diaspora, et surtout les mouvements s'accroissent : la même famille, le même individu peuvent être contraints à émigrer plusieurs fois (ou, plus rarement, choisir de le faire), tandis que dans la situation prévalant jusqu'aux années 1970, «on partait ou on restait». On doit mentionner également ce qui pourrait s'appeler la migration immobile, vécue par une infinité de personnes du fait de la mondialisation des échanges culturels, via les divers média.

Il en ressort que les ensembles humains repérés, familiaux, sont bousculés ; les appartenances sont diffractées au sein d'un même groupe social, d'un même pays, d'une même famille ; la citoyenneté est en désarroi (10). Ce changement de contexte, simultané avec l'affirmation et la revendication de plus en plus universelle de la liberté fondamentale du sujet humain, est à la fois libérateur et douloureux. Il représente indéniablement une crise, une certaine rupture, un passage.

Ceci débouche, au titre d'une perspective de développement humain, sur la reconnaissance du rôle des mutants, de ceux qui par suite des aléas de leur existence ou par choix, relativisent l'appartenance qui est la leur (sans la nier), et se rendent aptes à la recherche tâtonnante des points de rencontre, de dialogue, des convergences, des fécondations mutuelles, entre les cultures, les sensibilités, les régions... Les aventuriers de l'altérité sont les femmes et les hommes-clés du développement et de l'innovation sociale. Et cette «compétence-là» n'est pas tellement -revanche heureuse pour certains blessés de la vie- une question d'avoir, de pouvoir, de savoir. Au contraire parfois.

(9) Sur ce thème, cf. le dossier ; «Demain le droit d'asile : de nouvelles frontières», *Economie & Humanisme* n° 345, août 1998.

(10) Ce pourquoi tous en parlent tant...

(11) Dont les manifestations organisées par la revue *Esprit* et d'autres organisations à l'occasion du centenaire de sa naissance fin 2000 auront contribué à relancer l'intérêt pour aujourd'hui.

En définitive, il est à la fois possible et souhaitable d'adopter, pour enrichir l'innovation sociale en facteurs d'humanisation, les dynamiques apparentées au «personnalisme communautaire» pensé initialement par Emmanuel Mounier (11), en les revisitant et en les réactivant par le constat du métissage, de l'interconnexion des sociétés et des cultures.

Vincent Berthet